

Elle était seule. Zorka était descendue rejoindre Mirko et ne se pressait pas de remonter auprès de sa maîtresse.

Et Fabienne se creusait la tête pour découvrir le moyen qu'elle cherchait inutilement depuis si longtemps déjà.

L'infortune est la sage-femme du génie, a dit Napoléon Ier.

Fabienne, alternativement, regardait le ciel gris, puis ses mains, ses jolis ongles polis, rosés, si gracieusement arrondis en courbe d'amande.

Et ses yeux, ses pauvres yeux désolés s'arrêtaient sur les nombreuses bagues qu'elle portait encore, qui, toutes, lui rappelaient une date heureuse, un cher et radieux souvenir, qui toutes en mémoire du cher petit jone d'or, étaient marquées à son nom tout entier, ou tout au moins à son chiffre.

Et un éclair traversa son esprit en peine... Un éclair de divine espérance !...

— Si cela était possible ? — cependant, fit-elle à mi-voix, suivant une secrète et soudaine pensée.

— Peut être, — se répondit-elle à elle-même.

Ce qui lui faisait prononcer ces paroles, c'étaient quelques petites pelotes de terres agrégées, serrées les unes contre les autres, et démontrant que dans l'angle supérieur de la fenêtre, des hirondelles avaient installé leur nid durant le cours du précédent été.

— Oui ! — murmura-t-elle, — c'est possible. Les hirondelles émigrent au printemps vers le Nord. Puis aux premiers froids, elles repartent pour le Midi, à la suite des chauds rayons...

L'hiver venait de finir, la neige avait fondu sous une ondée prolongée, continue.

L'air se faisait doux et tiède, et à Lekno, les changements de température étant très brusques, on était obligé d'ouvrir les fenêtres pour ne pas étouffer, grâce aux émanations trop chaudes du calorifère.

Et maintenant Fabienne tenait son idée. Et l'espérance lui mit un tel rayon en ses yeux désolés que Zorka, en revenant auprès de Son Excellence, fut frappée du subit changement qui s'était opéré en elle.

Aussitôt la Tzigane se prit à fureter de tous les côtés pour découvrir le secret de cette mystérieuse métamorphose.

Naturellement, Zorka ne put rien trouver, Mlle Chaligny n'ayant nullement l'intention de lui ouvrir le fond de son cœur.

— On dirait que Son Excellence est tout heureuse, — fit la bohémienne, — il n'y a qu'un instant encore, elle avait le ciel dans les yeux.

— Comment puis-je avoir le ciel dans les yeux, — répondit sévèrement Fabienne, — lorsque je suis condamnée à gémir en enfer !

Zorka ne se paya pas de cette réponse et continua, sans en avoir l'air, sa minutieuse inspection qu'elle poursuivit d'ailleurs sans résultat.

Le lendemain, il pleuvait encore, mais le jour suivant, un radieux soleil se montra, éclairant de larges espaces azurés, au milieu de blancs nuages.

Et les oiseaux se mirent à gazouiller, tandis que les boutons tout gonflés pointaient aux arbres et éclataient sous l'irrésistible poussée de la sève.

Oh ! avec quels battements de cœur Fabienne accueillit-elle ce changement de la température. Avec quelle impatience elle attendait ce bien-aimé printemps dont l'arrivée bénie réjouit les jeunes et les vieux, aussi bien que les riches et les pauvres.

Enfin, il était donc venu ! Le parc, en quelques journées chaudes, se recouvrait tout entier de tendres bourgeons, de frondaisons vertes.

Et pour faire sa journalière promenade, un duc bas, élégant, avait remplacé le traîneau.

Fabienne avait remarqué, l'esprit des prisonniers est toujours maintenu en éveil, que la surveillance dont elle était l'objet se relâchait quelque peu.

Il était évident que les précautions avaient été si complètement et si savamment prises, que l'on ne regardait plus son évasion comme possible.

Les murs du parc n'étaient-ils pas trop élevés.

Pour sortir de "là", avait maintes fois répété Zorka, il aurait fallu avoir des ailes.

En admettant que Fabienne pût arriver à franchir le mur du parc, où aurait-elle trouvé une barque pour traverser cette nappe d'eau immense ?

Le bateau qui servait à Mirko était sous un hangar fermé à double clé.

Non ! Tout avait été bien combiné.

Encore, la nuit, aussi bien que le jour, autour du parc, les ours n'étaient-ils pas lâchés, Zorka l'avait bien prévenue, les ours féroces qui l'eussent mise en pièces.

Donc, maintenant, elle laissait parfois Zorka à la maison, et, dans le parc, elle se promenait seule, en voiture, attachant les chevaux à un arbre, et faisant à pied le tour de l'étang, celui des longues allées courbes, en ayant bien soin de ne pas s'engager dans le labyrinthe dont elle gardait encore un frissonnant souvenir.

Ces promenades solitaires lui faisaient du bien, la calmaient ; elles lui procuraient, durant de courts instants, l'illusion de la liberté.

Un matin, se mettant à la fenêtre toute grande ouverte, elle ne put maîtriser un léger cri de joie.

Inquiète, anxieuse, elle se retourna aussitôt.

Zorka n'avait rien entendu, elle se trouvait à l'autre bout de la spacieuse pièce.

Ce qui avait causé cette exclamation de bonheur n'était rien moins que la vue d'une hirondelle.

L'oiseau décrivait dans les airs ses immenses et gracieuses courbes, poussant de petits cris aigus pour appeler ses compagnes.

C'étaient elles, les espérées, les attendues !

Fabienne se rappelait une à une les moeurs de ce cher et gracieux oiseau, qui, chaque printemps, revient à la même place.

Elle se souvenait que son père, pour lui faire plaisir, attachait au cou des hirondelles de petits anneaux de corail et que l'été suivant, à la même fenêtre, sur le même toit, les mêmes oiseaux arrivaient, revenant au même endroit construire leur nid, et portant toujours le petit collier rouge.

Et c'étaient des joies, des cris, des battements de mains, tandis que Mme Chaligny tenait la bien-aimée dans ses bras. Fabienne, toute mignonne, toute petite, la gâtée, de ses menottes envoyait des baisers aux oiseaux en leur disant :

--- Bonjour les amours ! Bonjour les jolies ! Bonjour les hirondelles si fidèles !

Une histoire lui avait été racontée par son père, et que personne ne mettait alors en doute.

Un cordonnier de Bâle, ayant pris une hirondelle à sa fenêtre, au moment de son départ, lui avait attaché au cou un collier avec ces mots :

Hirondelle
Si fidèle,
Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?

Et au printemps suivant, l'hirondelle revenait avec un autre collier, portant la réponse :

Dans Athènes
Chez Soathènes,
Pourquoi t'en informes-tu ?

Et dès leur arrivée, les hirondelles commençaient à construire leur nid au haut de la fenêtre, dans le coin de droite.

Fabienne avait bien vite remarqué qu'à de nombreuses fenêtres de l'appartement qu'elle occupait, sur le parc, d'autres nids avaient été bâtis.

Oh ! comme elle les bénissait déjà, comme elle eût voulu les tenir. Zorka n'en finissait pas ce jour-là. Elle tournait et retournait, on aurait dit qu'elle se méfiait de quelque chose.

Enfin, elle descendit avant le déjeuner et l'abienne put monter sur l'appui de la fenêtre.

Au risque d'être précipitée dans le vide, d'aller se briser sur les dalles du perron, Fabienne atteignit le nid en construction.

Par deux fois elle manqua l'oiseau, et oscilla avec d'affreux battements de cœur, car un faux mouvement, c'était la mort !...

Mais la volonté et l'espérance donnent le courage et Mlle Chaligny était une vaillante.

Enfin elle s'empara de l'oiseau !

Elle le tenait, le pressant contre son cœur. Et avec une douceur extrême, elle lui passa sa première petite bague autour du cou.

L'anneau eut bien un peu de peine à passer ; mais enfin, sans froissement, glissant sur les plumes satinées, le jone d'or fit un collier à la gracieuse petite bête.

Fabienne porta alors l'hirondelle à ses lèvres, l'embrassant avec tout son cœur.

Et les deux vers de Musset lui revinrent à cet instant en mémoire :

Va-t-en, pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse !

D'un battement d'ailes joyeux, l'hirondelle reprit son vol et Mlle Chaligny, la suivant anxieusement, put bien vite s'apercevoir que l'anneau ne la gênait nullement.

C'était la première, il fallait en faire autant à bien d'autres... Toutes les bagues de l'abienne y passeraient...

Toutes, sauf la bague de fiançailles, le présent de Maurice, le saphir entouré de diamants.

Celle-là n'était pas marquée, d'ailleurs, ni du nom de Fabienne, ni même de ses initiales.

Et puis... Et puis !

Néanmoins Zorka ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la séquestrée ne portait plus aux doigts ses nombreux et brillants anneaux.

Et un matin, elle s'écria :

— Son Excellence a perdu ses bagues ?

Et Mlle Chaligny de répondre aussitôt avec une tristesse qu'elle pouvait malheureusement trop bien jouer :